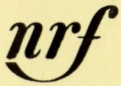
SIMONE DE BEAUVOIR

LA FORCE DES CHOSES



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

J'ai dit pourquoi, après les Mémoires d'une jeune fille rangée, *je décidai de poursuivre mon autobiographie. Je m'arrêtai, à bout de souffle, quand je fus arrivée à la libération de Paris; j'avais besoin de savoir si mon entreprise intéressait. Il parut que oui; cependant, avant de la reprendre, de nouveau j'hésitai. Des amis, des lecteurs m'aiguillonnaient : « Et alors? Et après? Où en êtes-vous maintenant? Finissez-en : vous nous devez la suite... » Mais, au-dehors comme en moi-même, les objections ne m'ont pas manqué : « C'est trop tôt : vous n'avez pas derrière vous une œuvre assez riche... » Ou bien : « Attendez de pouvoir dire tout : des lacunes, des silences, ça dénature la vérité. » Et aussi : « Vous manquez de recul. » Et encore : « Finalement, vous vous livrez davantage dans vos romans. » Rien de tout cela n'est faux : mais je n'ai pas le choix. L'indifférence, sereine ou désolée, de la décrépitude ne me permettrait plus de saisir ce que je souhaite capter : ce moment où, à l'orée d'un passé encore brûlant, le déclin commence. J'ai voulu que dans ce récit mon sang circule; j'ai voulu m'y jeter, vive encore, et m'y mettre en question avant que toutes les questions se soient éteintes. Peut-être est-il trop tôt; mais demain il sera sûrement trop tard.*

« Votre histoire, on la connaît, m'a-t-on dit aussi, car à partir de 44 elle est devenue publique. » Mais cette publicité n'a été qu'une dimension de ma vie privée et, puisqu'un de mes desseins est de dissiper des malentendus, il me semble utile de raconter celle-ci en vérité. Mêlée beaucoup plus que naguère aux événements politiques, j'en parlerai davantage; mon récit n'en deviendra pas plus impersonnel; si la politique est l'art de

« prévoir le présent », n'étant pas spécialiste, c'est d'un présent imprévu que je rendrai compte : la manière dont au jour le jour l'histoire s'est donnée à moi est une aventure aussi singulière que mon évolution subjective.

Dans cette période dont je vais parler, il s'agissait de me réaliser et non plus de me former; visages, livres, films, des rencontres que j'ai faites, importantes dans leur ensemble, presque aucune ne me fut essentielle : lorsque je les évoque, ce sont souvent les caprices de ma mémoire qui président à mon choix, il n'implique pas nécessairement un jugement de valeur. D'autre part, les expériences que j'ai décrites ailleurs — mes voyages aux U.S.A., en Chine — je ne m'y attarderai pas, alors que je relaterai en détail ma visite au Brésil. Certainement ce livre s'en trouvera déséquilibré : tant pis. De toute façon je ne prétends pas qu'il soit — non plus que le précédent — une œuvre d'art *: ce mot me fait penser à une statue qui s'ennuie dans le jardin d'une villa; c'est un mot de collectionneur, un mot de consommateur et non de créateur. Je ne songerais jamais à dire que Rabelais, Montaigne, Saint-Simon ou Rousseau ont accompli des* œuvres d'art *et peu m'importe si on refuse à mes mémoires cette étiquette. Non; pas une œuvre d'art, mais ma vie dans ses élans, ses détresses, ses soubresauts, ma vie qui essaie de se dire et non de servir de prétexte à des élégances.*

Cette fois encore, j'élaguerai le moins possible. Cela m'étonne toujours qu'on reproche à un mémorialiste des longueurs; s'il m'intéresse, je le suivrai pendant des volumes; s'il m'ennuie, dix pages, c'est déjà trop. La couleur d'un ciel, le goût d'un fruit, je ne les souligne pas par complaisance à moi-même : racontant la vie de quelqu'un d'autre, je noterais avec la même abondance, si je les connaissais, ces détails qu'on dit triviaux. Non seulement c'est par eux qu'on sent une époque et une personne en chair et en os : mais, par leur non-signifiance, ils sont dans une histoire vraie la touche même de la vérité; ils n'indiquent rien d'autre qu'eux-mêmes et la seule raison de les relever, c'est qu'ils se trouvaient là : elle suffit.

Malgré mes réserves qui valent aussi pour ce dernier volume — impossible de dire tout *— des censeurs m'ont accusée d'indiscrétion; ce n'est pas moi qui ai commencé : j'aime mieux fureter moi-même dans mon passé que de laisser ce soin à d'autres.*

Extrait de la publication

On m'a en général reconnu une qualité à laquelle je m'étais attachée : une sincérité aussi éloignée de la vantardise que du masochisme. J'espère l'avoir gardée. Je l'exerce depuis plus de trente ans dans mes conversations avec Sartre, me constatant au jour le jour sans vergogne ni vanité, comme je constate les choses qui m'entourent. Elle m'est naturelle, non par une grâce singulière, mais à cause de la manière dont j'envisage les gens, moi comprise. Notre liberté, notre responsabilité, j'y crois, mais, quelle qu'en soit l'importance, cette dimension de notre existence échappe à toute description; ce qu'on peut atteindre, c'est seulement notre conditionnement; je m'apparais à mes propres yeux comme un objet, un résultat, sans qu'interviennent dans cette saisie les notions de mérite ou de faute; si par hasard, le recul aidant, un acte me semble plus ou moins heureux ou regrettable, il m'importe en tout cas beaucoup plus de le comprendre que de l'apprécier; j'ai plus de plaisir à me dépister qu'à me flatter car mon goût de la vérité l'emporte, de loin, sur le souci que j'ai de ma figure : ce goût lui-même s'explique par mon histoire et je n'en tire aucune gloire. Bref, du fait que je ne porte aucun jugement sur moi, je n'éprouve nulle résistance à tirer au clair ma vie et moi-même; du moins dans la mesure où je me situe dans mon propre univers : peut-être mon image projetée dans un monde autre — celui des psychanalystes par exemple — pourrait-elle me déconcerter ou me gêner. Mais si c'est moi qui me peins, rien ne m'effraie.

Il faut évidemment s'entendre sur mon impartialité. Un communiste, un gaulliste raconteraient autrement ces années; et aussi un manœuvre, un paysan, un colonel, un musicien. Mais mes opinions, convictions, perspectives, intérêts, engagements sont déclarés : ils font partie du témoignage que je porte à partir d'eux. Je suis objective dans la mesure, bien entendu, où mon objectivité m'enveloppe.

Comme le précédent, ce livre demande au lecteur sa collaboration : je présente, en ordre, chaque moment de mon évolution et il faut avoir la patience de ne pas arrêter les comptes avant la fin. On n'a pas le droit par exemple, comme l'a fait un critique, de conclure que Sartre aime Guido Reni parce qu'il l'aima à dix-neuf ans. En fait, seule la malveillance dicte ces étourderies et contre elle je n'entends pas me prémunir : au contraire, ce livre a tout ce qu'il faut pour la susciter et je

Extrait de la publication

serais déçue s'il ne déplaisait pas. Je serais déçue aussi s'il ne plaisait à personne et c'est pourquoi j'avertis que sa vérité ne s'exprime dans aucune de ses pages mais seulement dans leur totalité.

On m'a signalé dans la Force de l'âge *beaucoup de menues erreurs et deux ou trois sérieuses; malgré tous mes soins, dans ce livre aussi je me serai certainement trompée souvent. Mais je répète que jamais je n'ai délibérément triché.*

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Nous étions libérés. Dans les rues, les enfants chantaient :

Nous ne les reverrons plus
C'est fini, ils sont foutus.

Et je me répétais : c'est fini, c'est fini. C'est fini : tout commence. Walberg, l'ami américain des Leiris, nous promena en jeep dans la banlieue : c'était la première fois depuis des années que je roulais en auto. De nouveau, je flânai après minuit dans la douceur de septembre; les bistrots fermaient de bonne heure, mais quand nous quittions la terrasse de la Rhumerie ou ce petit enfer rouge et fumeux, le Montana, nous avions les trottoirs, les bancs, les chaussées. Il restait des tireurs sur les toits et je m'assombrissais quand je devinais au-dessus de ma tête cette haine aux aguets; une nuit, on entendit les sirènes : un avion dont on ne sut jamais la provenance survolait Paris; des V[1] tombèrent sur la banlieue parisienne et éventrèrent des pavillons. Et Walberg, généralement très bien informé, disait que les Allemands achevaient de mettre au point de terrifiantes armes secrètes. La peur retrouvait en moi une place encore toute chaude. Mais la joie la balayait vite. Jour et nuit avec nos amis, causant, buvant, flânant, riant, nous fêtions notre délivrance. Et tous ceux qui la célébraient comme nous devenaient, proches ou lointains, nos amis. Quelle débauche de fraternité! Les ténèbres qui avaient enfermé la France explosaient. De grands soldats kakis, qui mastiquaient du chewing-gum, témoignaient qu'on pouvait à nouveau franchir les mers. Ils marchaient d'un pas non-

Extrait de la publication

chalant et souvent ils titubaient; ils chantaient et sifflaient en titubant le long des trottoirs et sur les quais des métros; en titubant ils dansaient le soir dans les bars et de grands rires découvraient leurs dents enfantines. Genet, qui n'avait eu aucune sympathie pour les Allemands mais qui n'aimait pas les idylles, déclara bruyamment à la terrasse de la Rhumerie que ces civils costumés manquaient d'allure : raidis dans leurs carapaces vertes et noires, les occupants avaient une autre gueule! Pour moi, dans le laisser-aller des jeunes Américains, c'était la liberté même qui s'incarnait : la nôtre et celle — nous n'en doutions pas — qu'ils allaient répandre sur le monde. Hitler et Mussolini abattus, Franco et Salazar chassés, l'Europe se nettoierait définitivement du fascisme. Par la charte du C.N.R. la France s'engageait sur le chemin du socialisme; nous pensions que le pays avait été assez profondément ébranlé pour pouvoir réaliser, sans nouvelles convulsions, un remaniement radical de ses structures. *Combat* exprimait nos espoirs en affichant comme devise : *de la Résistance à la Révolution.*

Cette victoire effaçait nos anciennes défaites, elle était nôtre et l'avenir qu'elle ouvrait nous appartenait. Les gens au pouvoir, c'était des résistants que, plus ou moins directement, nous connaissions; parmi les responsables de la presse et de la radio, nous comptions de nombreux amis : la politique était devenue une affaire de famille et nous entendions nous en mêler. « *La politique n'est plus dissociée des individus,* écrivait Camus dans *Combat* au début de septembre. *Elle est l'adresse directe de l'homme à d'autres hommes* ». S'adresser aux hommes, c'était notre rôle à nous qui écrivions. Peu d'intellectuels, avant guerre, avaient tenté de comprendre leur époque; tous — ou presque — y avaient échoué, et celui que nous estimions le plus, Alain, s'était déconsidéré : nous devions assurer la relève.

Je savais à présent que mon sort était lié à celui de tous; la liberté, l'oppression, le bonheur et la peine des hommes me concernaient intimement. Mais j'ai dit que je n'avais pas d'ambition philosophique; Sartre avait esquissé dans *l'Etre et le Néant* et comptait poursuivre une description totalitaire de l'existence dont la valeur dépendait de sa propre situation; il lui fallait établir sa position, non seulement à travers des spéculations théoriques, mais par des options pratiques :

Extrait de la publication

ainsi se trouva-t-il engagé dans l'action d'une manière bien plus radicale que moi. Nous discutions toujours ensemble ses attitudes et parfois je l'influençai. Mais, dans leur urgence et leurs nuances, c'est à travers lui que les problèmes se posaient à moi. En ce domaine, c'est de lui qu'il me faut parler pour parler de nous.

Dans notre jeunesse, nous nous étions sentis proches du P.C. dans la mesure où son négativisme s'accordait avec notre anarchisme. Nous souhaitions la défaite du capitalisme, mais non pas l'avènement d'une société socialiste qui nous aurait privés, pensions-nous, de notre liberté. C'est en ce sens que le 14 septembre 1939 Sartre notait sur son carnet : « *Me voilà guéri du socialisme si j'avais besoin de m'en guérir.* » En 41, cependant, créant un groupe de résistance, il associa pour le baptiser les deux mots : socialisme et liberté. La guerre avait opéré en lui une décisive conversion.

D'abord elle lui avait découvert son historicité; au choc qu'il en éprouva, il comprit combien, tout en le condamnant, il avait été attaché à l'ordre établi. Il y a du conservateur chez tout aventurier : pour bâtir sa figure, pour projeter dans les temps futurs sa légende, il a besoin d'une société stable. Donné jusqu'aux moelles à l'aventure d'écrire, ayant convoité dès l'enfance d'*être* un grand écrivain et la gloire immortelle, Sartre misait sur une postérité qui reprendrait à son compte, sans cassure, l'héritage de ce siècle; au fond, il restait fidèle à « l'esthétique d'opposition » de ses vingt ans : acharné à dénoncer les défauts de cette société, il ne désirait pas la bouleverser. Soudain, tout se détraqua; l'éternité se brisa en morceaux : il se retrouva, voguant à la dérive, entre un passé d'illusions et un avenir de ténèbres. Il se défendit par sa morale de l'*authenticité :* du point de vue de la liberté, toutes les situations pouvaient également être sauvées si on les assumait à travers un projet. Cette solution restait très proche du stoïcisme puisque les circonstances ne permettent souvent d'autre dépassement que la soumission. Sartre, qui détestait les ruses de la vie intérieure, ne pouvait pas se plaire longtemps à couvrir sa passivité par des protestations verbales. Il comprit que, vivant non dans l'absolu mais dans le transitoire, il devait renoncer à *être* et décider de *faire*. Ce passage lui fut facilité par son évolution antérieure. Pensant, écrivant, son souci primordial était de saisir des significations; mais, après

Extrait de la publication

Heidegger, Saint-Exupéry, lu en 1940, le convainquit que les significations venaient au monde par les entreprises des hommes : la pratique prenait le pas sur la contemplation. Il m'avait dit pendant « la drôle de guerre » — il l'avait même écrit dans une lettre à Brice Parain — qu'une fois la paix retrouvée il ferait de la politique.

Son expérience de prisonnier le marqua profondément : elle lui enseigna la solidarité; loin de se sentir brimé, il participa dans l'allégresse à la vie communautaire. Il détestait les privilèges, son orgueil exigeant qu'il conquît par ses seules forces sa place sur terre : perdu dans la masse, un numéro parmi d'autres, il éprouva une immense satisfaction à réussir, à partir de zéro, ses entreprises. Il gagna des amitiés, il imposa ses idées, il organisa des actions, il mobilisa le camp tout entier pour monter et applaudir, à Noël, la pièce qu'il avait écrite contre les Allemands, *Bariona*. Les rigueurs et la chaleur de la camaraderie dénouèrent les contradictions de son anti-humanisme : en fait, il se rebellait contre l'humanisme bourgeois qui révère dans l'homme une nature; mais si l'homme est à faire, aucune tâche ne pouvait davantage le passionner. Désormais, au lieu d'opposer individualisme et collectivité, il ne les conçut plus que liés l'un à l'autre. Il réaliserait sa liberté non pas en assumant subjectivement la situation donnée mais en la modifiant objectivement, par l'édification d'un avenir conforme à ses aspirations; cet avenir, au nom même des principes démocratiques auxquels il était attaché, c'était le socialisme, dont seule l'avait écarté la crainte qu'il avait eue de s'y perdre : à présent il y voyait à la fois l'unique chance de l'humanité et la condition de son propre accomplissement.

L'échec de « Socialisme et liberté » donna à Sartre une leçon de réalisme; il ne fit de travail sérieux que plus tard, au sein du F.N. en collaboration avec les communistes.

En 41, je l'ai dit [1], ils boudaient les intellectuels petit-bourgeois et ils avaient fait courir le bruit que Sartre avait acheté sa libération en s'engageant à servir de mouton aux Allemands. En 43, ils voulaient l'unité d'action. Il y eut bien un tract, attribué à des communistes et imprimé dans le sud de la France, où le nom de Sartre figurait sur une liste noire,

1. Dans *la Force de l'âge*.

Extrait de la publication

entre Châteaubriant et Montherlant; il le montra à Claude Morgan qui s'exclama : « C'est navrant! », et ils enterrèrent l'incident. Les relations de Sartre avec les résistants communistes furent parfaitement amicales. Les Allemands partis, il entendit maintenir cet accord. Les idéologues de droite ont expliqué son alliance avec le P.C. à coup de pseudo-psychanalyse; ils lui ont imputé des complexes d'abandon ou d'infériorité, du ressentiment, de l'infantilisme, la nostalgie d'une Eglise. Quelles sottises! Les masses marchaient derrière le P.C.; le socialisme ne pouvait triompher que par lui; d'autre part Sartre savait à présent que son rapport avec le prolétariat le mettait lui-même radicalement en question. Il l'avait toujours considéré comme la classe universelle; mais tant qu'il avait cru atteindre l'absolu par la création littéraire, son être pour autrui n'avait eu qu'une importance secondaire. Il avait découvert avec son historicité sa dépendance; plus d'éternité, plus d'absolu; l'universalité à laquelle, en tant qu'intellectuel bourgeois, il aspirait, seuls pouvaient la lui conférer les hommes en qui sur terre elle s'incarnait. Il pensait déjà ce qu'il a exprimé plus tard [1] : le vrai point de vue sur les choses est celui du plus déshérité; le bourreau peut ignorer ce qu'il fait : la victime éprouve de manière irrécusable sa souffrance, sa mort; la vérité de l'oppression, c'est l'opprimé. C'est par les yeux des exploités que Sartre apprendrait ce qu'il était : s'ils le rejetaient, il se trouverait enfermé dans sa singularité de petit-bourgeois.

Aucune réticence ne gênait l'amitié que nous portions à l'U.R.S.S.; les sacrifices du peuple russe avaient prouvé que dans ses dirigeants s'incarnait sa propre volonté. Il était donc, sur tous les plans, facile de vouloir coopérer avec le P.C. Sartre n'envisagea pas d'y entrer; d'abord il était trop indépendant; surtout, il avait avec les marxistes de sérieuses divergences idéologiques. La dialectique, telle qu'il la concevait alors, l'abolissait en tant qu'individu; il croyait à l'intuition phénoménologique qui donne immédiatement la chose « en chair et en os ». Bien que rallié à l'idée de *praxis*, il n'avait pas renoncé à son très ancien et constant projet d'écrire une morale : il aspirait encore à *l'être*; vivre moralement, c'était, selon lui, atteindre à un mode d'existence absolument signifiant. Il ne

1. En 1952 dans *les Communistes et la paix*.

voulait pas abandonner — il n'a jamais abandonné — les conceptions de la négativité, de l'intériorité, de l'existence, de la liberté, élaborées dans *l'Etre et le Néant*. Contre un certain marxisme, celui que professait le P.C., il tenait à sauver la dimension humaine de l'homme. Il espérait que les communistes donneraient une existence aux valeurs de l'humanisme; il essaierait, grâce aux outils qu'il leur emprunterait, d'arracher l'humanisme aux bourgeois. Saisissant le marxisme du point de vue de la culture bourgeoise, il situerait, inversement, celle-ci dans une perspective marxiste. « *Issus des classes moyennes, nous tentions de faire le trait d'union entre la petite bourgeoisie intellectuelle et les intellectuels communistes* [1]. » Sur le plan politique, il pensait que les sympathisants avaient à jouer à l'extérieur du P.C. le rôle qu'à l'intérieur des autres partis assume l'opposition : soutenir tout en critiquant.

Ces rêves aimables étaient nés de la résistance; si elle nous avait révélé l'histoire, elle avait masqué la lutte des classes. En même temps que le nazisme, il semblait que la réaction eût été politiquement liquidée; de la bourgeoisie, seule participait à la vie publique la fraction ralliée à la résistance et elle acceptait la charte du C.N.R. De leur côté, les communistes soutenaient le gouvernement d' « unanimité nationale ». Thorez revenant d'U.R.S.S. donna pour consigne à la classe ouvrière de relever l'industrie, de travailler, de patienter, de renoncer provisoirement à toutes revendications. Personne ne parlait de revenir en arrière : et dans leur marche en avant, réformistes et révolutionnaires empruntaient les mêmes chemins. Dans ce climat, toutes les oppositions s'estompaient. Que Camus fût hostile aux communistes, c'était un trait subjectif de médiocre importance puisque, luttant pour faire appliquer la charte du C.N.R., son journal défendait les mêmes positions qu'eux : Sartre, sympathisant avec le P.C., approuvait cependant la ligne de *Combat* au point qu'il en écrivit une fois l'éditorial. Gaullistes, communistes, catholiques, marxistes, fraternisaient. Dans tous les journaux s'exprimait une pensée commune. Sartre donnait une interview à *Carrefour*. Mauriac écrivait dans *Les Lettres françaises;* nous chantions tous en chœur la chanson des lendemains.

Bientôt *Les Lettres françaises* donnèrent dans le sectarisme.

1. *Merleau-Ponty vivant.*

Extrait de la publication

Action montrait plus d'ouverture; il semblait possible de s'entendre avec la jeune équipe qui l'animait. Hervé, Courtade, demandèrent même à Sartre d'y collaborer : il refusa parce qu'*Action* avait éreinté Malraux d'une manière qui nous semblait injuste. Nous fûmes très surpris quand Ponge, qui dirigeait la section culturelle, nous dit qu'un monceau d'articles dirigés contre Sartre s'entassait sur son bureau. Il en publia quelques-uns. Sartre répondit par une *Mise au point.* On lui reprochait de s'inspirer d'Heidegger : l'attitude politique prise par Heidegger ne condamnait pas rétrospectivement toutes ses idées. D'autre part, loin d'être un quiétisme et un nihilisme, l'existentialisme définissait l'homme par l'action; s'il le vouait à l'angoisse, c'est dans la mesure où il le chargeait de responsabilités; l'espoir qu'il lui refusait, c'était la confiance paresseuse en autre chose que lui-même : il en appelait à sa volonté. Sartre était convaincu qu'après ça les marxistes ne le tiendraient plus pour un adversaire. Tant d'obstacles avaient été surmontés qu'aucun ne nous semblait plus infranchissable. Des autres et de nous-mêmes, nous attendions tout.

Notre entourage partageait cette euphorie : c'était en premier lieu la famille et la vieille garde des fiestas. Des jeunes s'étaient liés à notre groupe. Rolland, devenu communiste à vingt ans dans le maquis et pénétré des vertus du parti, tolérait cependant avec rondeur nos déviations. Scipion riait si fort qu'on le croyait gai; il excellait dans le pastiche, le calembour, la contrepèterie, l'anecdote picaresque. Astruc, au grand sourire liquide, écrivait à tour de bras dans tous les journaux, et quand il n'écrivait pas, il parlait : de lui surtout. Avec un narcissisme attendrissant, il faisait sur sa vie privée des aveux naïfs et crus. Avoir vingt ou vingt-cinq ans en septembre 44, cela paraissait une énorme chance : tous les chemins s'ouvraient. Journalistes, écrivains, cinéastes en herbe, discutaient, projetaient, décidaient avec passion, comme si leur avenir n'eût dépendu que d'eux. Leur gaieté fortifiait la mienne. Auprès d'eux, j'avais leur âge, sans rien perdre cependant d'une maturité si cher payée que je n'étais pas loin de la prendre pour de la sagesse; ainsi conciliais-je — dans une fugace illusion — les contradictoires privilèges de la jeunesse et de la vieillesse : il me semblait savoir beaucoup et pouvoir presque tout.

Bientôt des exilés revinrent. Bianca avait passé un an

cachée dans le Vercors avec ses parents et son mari : elle avait épousé un camarade d'études. Raymond Aron était parti pour Londres en 1940; il avait dirigé avec André Labarthe une revue, *la France libre*, mal vue des gaullistes; bien qu'il ne fût guère enclin aux effusions, quand il surgit un matin au Café de Flore nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Plus tardivement, Albert Palle avait lui aussi gagné l'Angleterre; parachuté en France, il s'était battu dans le maquis. Je retrouvais avec émotion les anciens visages; il y en eut de nouveaux. Camus nous fit connaître le Père Bruckberger, aumônier des F.F.I., qui venait de tourner avec Bresson *Les Anges du péché;* il jouait les bons vivants; il s'asseyait en robe blanche à la Rhumerie, fumant la pipe, buvant du punch, parlant dru. Aron nous emmena déjeuner chez Corniglion-Molinier qui avait été condamné à mort par Vichy; on avait confisqué son mobilier et il campait, avenue Gabriel, dans un appartement luxueux et vide; empressé, charmeur, il abondait en anecdotes sur les Français de Londres. Romain Gary aussi nous raconta des histoires, un soir, à la terrasse de la Rhumerie. A un cocktail donné par *Les Lettres françaises*, j'aperçus Elsa Triolet et Aragon. L'écrivain communiste que nous rencontrions le plus volontiers, c'était Ponge; il parlait, comme il écrivait, par petites touches, avec beaucoup de malice et quelque complaisance. A Versailles, au cours d'une fête patronnée par les Editions de Minuit et où on joua une pièce de La Fontaine, je causai avec Lise Deharme. Je ne me rappelle plus toutes les mains serrées, tous les sourires échangés, mais je sais combien ce foisonnement me plaisait.

Ces rencontres me révélaient une histoire qui était la mienne et que je n'avais pas connue. Aron nous décrivit en détails les bombardements de Londres, le sang-froid des Anglais, leur endurance; les V[1], qu'à Neuilly-sous-Clermont j'avais vus passer, rouges dans le ciel noir, là-bas c'était un invisible sifflement, une explosion, des morts. « Quand on les entendait, la règle était de s'aplatir sur le trottoir, nous raconta Aron. Une fois, en me relevant, j'aperçus une très vieille dame qui était restée debout et qui me toisait; je fus si vexé que je la semonçai : Madame, dans des cas pareils, on se couche! » Il me prêta la collection de *la France libre* et je déchiffrai la guerre non plus à partir de Paris, mais à partir de Londres, à l'envers. J'avais vécu claquemurée; le monde m'était rendu.

Un monde ravagé. Dès le lendemain de la libération, on découvrit les salles de torture de la Gestapo, on mit au jour des charniers. Bianca me parla du Vercors; elle me raconta les semaines que son père et son mari avaient passées, cachés dans une grotte; les journaux donnèrent des détails sur les massacres, sur les exécutions d'otages; ils publièrent des récits sur l'anéantissement de Varsovie. Ce passé brutalement dévoilé me rejetait dans l'horreur; la joie de vivre cédait à la honte de survivre. Certains ne se résignèrent pas. Envoyé sur le front par *Franc-Tireur* comme correspondant de guerre, Jausion [1] ne revint pas et sa mort ne fut sans doute pas accidentelle. La victoire se payait cher. En septembre, l'aviation alliée fit du Havre un champ de gravats, il y eut des milliers de morts. Les Allemands s'accrochaient en Alsace et autour de Saint-Nazaire. En novembre, de lourds engins silencieux, les V^2, beaucoup plus efficaces que les V^1, s'abattirent sur Londres : étaient-ce les armes secrètes dont parlait Walberg, ou en existait-il d'autres, encore plus redoutables? Les troupes de Von Rundstedt inondaient la Hollande et l'affamaient. Elles reprirent en Belgique une partie du terrain perdu et en massacrèrent les habitants; par éclair, je les imaginais rentrant victorieusement dans Paris. Et on n'osait pas penser à ce qui se passait dans les camps maintenant que les Allemands se savaient perdus.

Matériellement, la situation avait empiré depuis l'année passée; les transports étaient désorganisés; on manquait de ravitaillement, de charbon, de gaz, d'électricité. Quand vinrent les froids, Sartre portait une vieille canadienne qui perdait ses poils. J'achetai à un de ses camarades de captivité, qui était fourreur, un manteau en lapin qui me tenait chaud; mais, sauf un tailleur noir que je réservais pour les grandes occasions, je n'avais que des vieilleries à mettre dessous et je continuais à chausser des souliers à semelles de bois. Ça m'était, d'ailleurs, complètement égal. Depuis ma chute de bicyclette, une dent me manquait, le trou était visible et je ne songeais pas à le faire combler : à quoi bon? De toute façon, j'étais vieille, j'avais trente-six ans; il n'entrait aucune amertume dans

1. Sa fiancée, je l'ai dit, avait été déportée. Arrêté place de la Concorde pendant l'insurrection, il avait été échangé contre un officier allemand la veille de l'entrée des alliés. Il a laissé un roman : *Un homme marche dans la ville.*

cette constatation; emportée loin de moi-même par la houle des événements et par mes activités, j'étais le cadet de mes soucis.

A cause de cette pénurie, il ne se passait pas grand-chose dans le domaine de la littérature, des arts, des spectacles. Cependant les organisateurs du Salon d'Automne en firent une grande manifestation culturelle : une rétrospective de la peinture d'avant-guerre. Refoulée par les Allemands dans l'ombre des ateliers ou dans les caves des marchands, c'était un événement de la voir exposée au grand jour. Toute une section était consacrée à Picasso; nous lui rendions assez souvent visite, nous connaissions ses plus récents tableaux, mais là, toute l'œuvre de ces dernières années était rassemblée. Il y avait de belles toiles de Braque, Marquet, Matisse, Dufy, Gromaire, Villon, et l'étonnant Job de Francis Guber; des surréalistes aussi exposaient : Dominguez, Masson, Miro, Max Ernst. Fidèle au Salon d'Automne, la bourgeoisie afflua, mais cette fois, on ne lui offrait pas son habituelle pâture : devant les Picasso, elle ricana.

Peu de livres paraissaient; je m'ennuyai sur l'*Aurélien* d'Aragon; et non moins sur les *Noyers d'Altenburg*, publié en Suisse un an plus tôt et qui avait fait dire au vieux Groethuysen : « Malraux est en pleine possession de ses défauts. » *L'Arbalète* rassembla, traduits pour la plupart par Marcel Duhamel, des textes d'auteurs américains inconnus — Henry Miller, Mac Coy, Nathanaël West, Damon Runyan, Dorothy Baker — et connus : Hemingway, Richard Wright, Thomas Wolfe, Thornton Wilder, Caldwell, et, bien entendu, Saroyan; on ne pouvait pas ouvrir un périodique sans rencontrer son nom. Il y avait aussi dans ce numéro un Anglais, Peter Cheney. On parlait de plusieurs nouveaux écrivains anglais : Auden, Spender, Graham Greene, mais on les ignorait encore. Quelqu'un me prêta *The last ennemy* d'Hillary; abattu au-dessus de la Manche, le jeune pilote, un des derniers Oxfordiens aux longs cheveux, racontait avec un rire un peu discordant les opérations et les greffes qui lui avaient rendu des yeux, un visage, des mains; par son refus de tout humanisme et de tout héroïsme, le récit dépassait de loin l'épisode qui lui servait de prétexte. Je lus aussi un grand nombre de livres de guerre — de moindre qualité — spécialement imprimés aux U.S.A. pour les pays d'outre-mer; sur la couverture blanche, filetée

Extrait de la publication

Extrait de la publication

SIMONE DE BEAUVOIR

La force des choses

Avant de me décider à reprendre cette autobiographie, j'ai de nouveau hésité. Au-dehors comme en moi-même, les objections ne m'ont pas manqué : « C'est trop tôt, vous n'avez pas derrière vous une œuvre assez riche. » Ou bien : « Attendez de pouvoir dire tout : des lacunes, des silences, ça dénature la vérité. » Et aussi : « Vous manquez de recul. » Et encore : « Finalement vous vous livrez davantage dans vos romans. » Rien de tout cela n'est faux. Mais je n'ai pas le choix. L'indifférence, sereine ou désolée, de la décrépitude ne me permettrait plus de saisir ce que je souhaite capter : ce moment où, à l'orée d'un passé encore brûlant, le déclin commence. Peut-être est-il trop tôt ; mais demain il sera sûrement trop tard.

« Votre histoire, on la connaît, m'a-t-on dit aussi, car, à partir de 1944, elle est devenue publique. » Mais cette publicité même n'a été qu'une dimension de ma vie privée et, puisqu'un de mes desseins est de dissiper des malentendus, il me semble utile de raconter celle-ci en vérité. Ce livre se recoupe avec certaines autres de mes œuvres et je sais qu'il s'en trouve déséquilibré : tant pis. De toute façon je ne prétends pas qu'il soit une œuvre d'art : ce mot me fait penser à une statue qui s'ennuie dans le jardin d'une villa ; c'est un mot de collectionneur, un mot de consommateur et non de créateur. Pas une œuvre d'art mais ma vie dans ses élans, ses détresses, ses soubresauts, ma vie qui essaie de se dire et non de servir de prétexte à des élégances.

Je me suis efforcée à l'impartialité. Un communiste, un gaulliste raconteraient autrement ces années ; et aussi un manœuvre, un paysan, un colonel, un musicien. Mais mes opinions, convictions, perspectives, intérêts, engagements sont déclarés : ils font partie du témoignage que je porte à partir d'eux. Je suis objective, bien entendu, dans la mesure où mon objectivité m'enveloppe.

Comme le précédent, ce livre demande au lecteur sa collaboration : je présente, en ordre, chaque moment de mon évolution et il faut avoir la patience de ne pas arrêter les comptes avant la fin.

S. B.

9 782070 205219

63-X A 20521 ISBN 2-07-020521-5

Extrait de la publication